



Heidegger contre Kant : De l'impératif catégorique à l' « impératif ontologique »

Alexis KOFFI KOFFI

Université Alassane Ouattara

Alexiskoffi338@yahoo.fr

Résumé: Fondée essentiellement sur la pensée fondamentale, la morale heideggérienne est tout autre que la moralité rationnelle kantienne, en ceci qu'elle suppose l'ek-sistence, comprise comme projet extatique dans lequel l'homme se découvre et découvre son monde. Dans cet exister originel, l'homme est prédisposé à un appel essentiel : celui de la conscience morale. L'appel de la conscience morale, qui interpelle l'homme sur son être-en-faute, n'est rien d'autre que l'appel de l'Être lui-même, l'invitant à une vie hautement morale selon son pouvoir-être le plus propre. D'où le terme d' « impératif ontologique » par opposition à l'impératif catégorique kantien, qui traduit toute la substantialité de la morale dans le philosophe heideggérien, à laquelle l'humanité doit se familiariser en vue d'une cohabitation pacifique et harmonieuse dans l'habiter de l'être-moral.

Mots Clés : Appel de la conscience morale – Ek-sistence – Impératif catégorique – Impératif ontologique – Moralité substantielle – Moralité rationnelle – Vérité de l'Être

Abstract: Founded essentially on fundamental thought, Heideggerian morality is quite different from Kantian rational morality in that it presupposes ek-sistence, understood as an ecstatic project in which man discovers himself and discovers his world. In this original existence, man is predisposed to an essential call: that of the moral conscience. The call of the moral conscience, which calls man to his fault, is nothing other than the call of the Being himself, inviting him to a highly moral life according to his can be the cleanest. Hence the term "ontological imperative" as opposed to the categorical Kantian imperative, which reflects all the substantiality of morality in the Heideggerian philosophy, to which humanity must become acquainted with for peaceful and harmonious cohabitation. in the habit of moral being.

Keywords: Call of the moral conscience - Ek-sistence - Imperative categorical - Imperative ontological - Substantial morality - Rational morality - Truth of the Being



Introduction

La question relative à la morale n'est pas une préoccupation quelconque dont la finalité serait sans importance pour l'humanité. D'ailleurs, l'homme est foncièrement un être moral, puisque la morale est inhérente à sa constitution ontologique. À ce titre, il est clair que l'homme ne vient pas au monde pour recevoir par la suite la morale ; la morale est intimement liée à son être-soi le plus propre. Toutefois, l'approche de la question morale diffère d'un penseur à un autre. Ainsi, la conception heideggérienne de la morale semble s'opposer à celle de Kant, si bien qu'il est impossible d'envisager ces deux approches sous le même angle. En fait, dans le kantisme, la seule action jugée moralement soutenable l'est dans sa forme et non dans sa matière. Mieux, l'action moralement bonne c'est celle qui procède toujours d'une intention pure pratique, c'est-à-dire qui est accomplie par devoir. L'action accomplie par devoir est précisément morale dans la mesure où, ne se fondant pas sur les mobiles empiriques de la sensibilité, émane principalement de l'impératif catégorique, qui exprime la suprématie de la raison sur les inclinations. Tel est le fondement nécessaire de toute moralité rationnelle chez Kant. Dans le philosophe heideggérien, à contrario, la conscience morale, plus qu'une simple conscience imagée, représentante, est la correspondance à un appel, celui de l'Être lui-même. Ce faisant, si Kant considère la conscience morale comme une disposition intérieure du vouloir, Heidegger la conçoit essentiellement comme l'interpellation de l'homme par un appel originel, qui provient du fond de l'Être. « Caractériser la conscience morale comme appel, ce n'est pas du tout une simple « image » comme l'est peu ou prou la représentation kantienne de la conscience morale comme tribunal » M. Heidegger (1986, p. 327). Cette façon de caractériser la conscience morale comme appel dans la pensée heideggérienne peut être ramenée à une sorte d'« impératif ontologique », plutôt que catégorique comme c'est le cas dans le kantisme. Mais, en quoi la conception heideggérienne de la morale est-elle distincte de celle de Kant ? Qu'est-ce qui fonde cette opposition quelque peu rigide entre la morale heideggérienne et la morale kantienne ? Qu'est-ce qui fait l'originalité de la morale heideggérienne ?

C'est là, autant de questions auxquelles nous tâcherons de répondre dans la présente analyse, afin que soit clairement perçue cette nette démarcation entre l'impératif catégorique kantien et l'« impératif ontologique » heideggérien. Et ce, pour que l'action morale soit, désormais, située en profondeur en vue d'une socialisation plus consciente et plus responsable de l'homme.

1. La moralité rationnelle kantienne au tribunal de la pensée fondamentale

« Que dois-je faire ? ». Telle est la seconde question essentielle par laquelle Kant tente de délimiter le domaine de la philosophie. Cette question telle que formulée démontre bien tout l'intérêt que celui-ci semble accorder à l'action morale. De fait, la raison pratique qui fournit la réponse à la question susmentionnée suppose l'obéissance au devoir, qui sera déterminé par des maximes d'action, que l'on pourra transformer en lois valables pour tout sujet raisonnable sans jamais rencontrer de contradiction. De ce point de vue, l'action morale procède toujours d'une loi morale inscrite au fond de nous et qui s'exprime sous forme d'un

devoir, en tant que « contrainte pratique » E. Kant (1975, p. 159). Mais, comme nous sommes, avant tout, des êtres sensibles, la loi morale se manifeste sous la forme d'un commandement, d'un impératif. L'impératif catégorique fondamental, en effet, commande à l'homme d'agir de telle manière que la maxime de son action puisse être considérée comme une règle universelle. « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » E. Kant (1975, p. 136). L'agir moral qui procède ainsi de la volonté humaine suppose une certaine liberté, dans la mesure où il soustrait l'homme des penchants sensibles et lui confère le pouvoir de se déterminer soi-même. « La liberté dans le sens pratique est l'indépendance de la volonté par rapport à la contrainte des penchants de la sensibilité » E. Kant (1987, p. 438). Par là, nous comprenons que la réconciliation entre la nature déterminée et la liberté, est l'objet de l'espérance humaine, si bien que la pensée philosophique de Kant est une pensée de la finitude humaine, de l'affirmation du devoir de dignité, du déploiement de la destination suprasensible, c'est-à-dire morale, de l'exister humain dont elle constitue le sens le plus profond. C'est donc la loi morale inscrite en nous en tant qu'être de raison, qui nous permet d'accéder à la liberté et qui assure notre volonté à faire le bien. « De plus, comme l'a vu Kant, c'est la Loi en tant que telle qui nous donne connaissance de notre liberté. On pourrait aussi bien dire, inversement, que l'autonomie n'est autre que le fond de notre volonté se saisissant dans le rapport à la liberté comme conscience de la Loi » A. Kremer-Marietti (1995, p. 47). En ce sens, la loi morale apparaît comme la seule et unique motivation de l'agir moral, qui caractérise objectivement la volonté humaine soumise au jugement rigoureux de la raison pratique. « La loi morale détermine d'abord, objectivement et immédiatement, la volonté dans le jugement de la raison » E. Kant (1993, p. 82).

Ainsi, la bonne volonté dans l'entendement de Kant, c'est la volonté du Bien, qui est à la fois science et action. Cette volonté humaine qui détermine et oriente toutes les actions de l'homme en général, est fondée sur la raison en tant que faculté d'inférence, c'est-à-dire de jugement médiat. « La raison est donc la condition permanente de tous les actes volontaires par lesquels l'homme se manifeste » E. Kant (1993, p. 449). Si tant est que la raison apparaît comme la condition nécessaire et immuable de l'agir humain, la morale kantienne peut être qualifiée de rationnelle. Comme telle, la morale, chez Kant, s'enracine dans la raison représentante. Or l'être même de l'obligation morale réside moins dans l'exigence rationnelle que dans quelque chose d'autre. « Mais l'essence de l'obligation est autre chose qu'une exigence morale » H. Bergson (1995, p. 18). Ayant réalisé la possibilité interne de l'ontologie, Kant va concevoir l'être moins comme prédicat réel, que comme position de la chose elle-même. Prise uniquement comme la position de la chose, c'est-à-dire comme ce qui est posé, être dis-posé, pro-posé à la racine, l'être au sens kantien trouve son fondement dans la représentation. « Être n'est manifestement pas un prédicat réel, c'est-à-dire un concept de quelque chose qui pourrait s'ajouter au concept d'une chose. C'est seulement la position d'une chose, ou de certaines déterminations en elles-mêmes » M. Heidegger (1990, p. 381). Autrement dit, l'être entendu comme position renvoie à l'être-posé, qui suppose la représentation qui pose ; la position qui représente l'être se présente comme la représentation qui pose, à partir de son être-posé. « Être comme position indique la qualité-d'être-posé de

quelque chose dans la représentation qui pose » M. Heidegger (1990, p. 388). En tant que représentation posante voire imposante, l'être dans le kantisme se rapporte à chaque fois à l'entendement, c'est-à-dire à la raison, à la conscience du sujet pensant lui-même. De là, nous percevons nettement la relation intime qui lie l'être d'avec l'entendement, compris comme pouvoir de représentation par excellence. De cette façon, Kant envisage la vie morale et l'être en rapport avec les capacités de notre entendement, de notre raison. « Kant se tient dans l'établissement et dans l'élucidation de la thèse sur l'Être : à savoir que l'être et ses modalités sont à définir à partir de leur rapport à l'entendement » M. Heidegger (1990, p. 397). Partant, la conception morale de Kant tout comme sa métaphysique elle-même, se présente comme celle de la subjectivité qui porte au jour l'exposition de l'être, appréhendé rationnellement. Cela, bien évidemment, nous conduit à percevoir l'être en tant qu'étantité, au sens de ce qui rend possible l'étant lui-même. Car dans la subjectivité, le sujet se représente l'objet comme une expérience de l'étant qui se manifeste à soi. « La métaphysique de Kant porte entièrement au concept le déploiement encore voilé de la subjectivité en tant que déploiement de l'être métaphysiquement conçu : elle amène à saisir que l'être est l'étantité au sens de la condition de possibilité de l'étant » M. Heidegger (2005, p. 55).

Mais en fait, comment ce qui est conditionné, c'est-à-dire l'étant peut-il être la condition de possibilité de quelque chose d'autre ? C'est justement à ce niveau précis que Heidegger, à travers son ontologie dite fondamentale, trouve la faille dans la morale kantienne et par ricochet dans l'être kantien. Pour Heidegger, en effet, il est clairement établi que l'Être qui conditionne toute chose ne peut aucunement être conditionné par l'étant. En réalité, l'Être en tant que tel ne peut qu'être conditionné par soi-même, puisqu'il est la condition même. « Or, en tant qu'il est une telle condition, l'être ne peut être conditionné par un étant, c'est-à-dire par quelque chose qui est soi-même conditionné ; il ne peut être conditionné que par soi-même » M. Heidegger (2005, p. 55). Ainsi donc, il est clair que pour Heidegger la métaphysique de la subjectivité, qui a atteint son paroxysme à l'époque moderne et plus particulièrement dans le kantisme, doit se raviser afin d'entrer véritablement en relation ententive avec ce qui lui est le plus intime : à savoir son être-là le plus propre. C'est alors seulement que le sujet lui-même, en se portant en avant de soi-même, pourra déployer son estance véritable en vue d'une existence authentique, c'est-à-dire d'une existence selon ses possibilités intrinsèques et inaliénables. « La subjectivité portée à son accomplissement doit donc, à partir de ce qui lui est le plus intime, aller établir son propre foyer de déploiement en allant en avant d'elle-même » M. Heidegger (2005, p. 60). Cela signifie, que la métaphysique de la subjectivité et sa morale telle qu'elle se présente, chez Kant, doit dans sa phase d'achèvement se sur-passer elle-même afin de parvenir dans la *Lichtung*, entendue comme clairière hébergeante de l'ouvert. En ce sens, le sujet pensant gagnerait à entrer en soi-même afin d'être en rapport avec son être-là, plutôt que de se contenter d'une simple représentation des choses, sous prétexte de vouloir en saisir l'être. C'est d'ailleurs pourquoi, le philosophe de Messkirch exige que soit faite une expérience beaucoup plus profonde de l'Être, expérience en laquelle nous serions à mesure, désormais, de déployer notre essence véritable dans l'ek-sistence, comprise comme projet d'accomplissement essentiel de notre être-soi. En tant qu'il est ce projet d'accomplissement de l'homme, l'ek-sistence heideggérienne se donne comme le

fondement de ce qu'il convient d'appeler, ici, l' « impératif ontologique » par opposition à l'impératif catégorique kantien.

2. De l'ek-sistence comme fondement de l' « impératif ontologique » chez Heidegger

Contrairement à la pensée existentialiste (allusion faite à Jean-Paul Sartre) qui établit une différence entre l'existence humaine et son essence, Heidegger soutient que l'essence et l'existence apparaissent comme les deux composantes d'une seule et même réalité: l'Être qui se déploie dans l'ek-sistence. « L' « essence » de l'homme repose dans son ek-sistence » M. Heidegger (1964, p. 61). Autrement dit, les caractères essentiels du *Dasein* lui sont inhérents sous le mode de l'ek-sistence. L'ek-sistence, en effet, est le mode d'être dans lequel l'homme se dépasse, se projette hors de soi, afin de renouer avec son essence véritable. Ce faisant, si l'ek-sistence, et partant l'essence humaine qu'elle présuppose n'implique aucune relation à la religion, encore moins au divin, elle vise précisément à mettre un terme à l'aliénation fondamentale de l'homme, qui le prive du seul élément où son essence puisse librement se déployer. Ainsi, l'ek-sistence en sa dimension ontique ne saurait occulter l'être du monde portant sur l'existence humaine en sa réalité concrète, en son effectivité. Bien plus, l'ek-sistence qui se préoccupe de la vie de son monde s'intéresse à la vie moralement pratique. S'intéressant à la vie moralement pratique, l'ek-sistence envisage assurer le devenir axiologico-éthique de l'homme, surtout au sein d'un monde régi, en grande partie, par l'opinion commune. Dans la mesure où elle suppose une existence authentique épousant notre être-là moral, l'ek-sistence sert assurément de fondement à l'activité moralement pratique, et donc à l' « impératif ontologique » heideggérien. Mais, en quoi l'ek-sistence fonde-t-elle l'impératif ontologique entendu comme la vie hautement morale?

Pour autant qu'elle s'apparente à un accomplissement, à un véritable mouvement de l'exister humain, l'ek-sistence heideggérienne renvoie indéniablement à la vérité de l'Être. Cela voudrait dire, que l'ek-sistence dans son pouvoir-être se retrouve constamment dans la proximité de l'Être. « L'Être en tant que désir qui s'accomplit-en-pouvoir est le possible » M. Heidegger (1964, p. 37). Si l'ek-sistence est capable d'assurer le fondement de la vie morale, c'est parce qu'elle est possibilité, non pas au sens d'une latence mais plutôt comme pouvoir-être, qui rend possible. Comme telle, l'ek-sistence conduit l'homme à se tenir dans l'éclaircie de l'Être afin que celui-ci soit davantage éclairé dans ses actions quotidiennes. « Se tenir dans l'éclaircie de l'Être, c'est ce que j'appelle l'ek-sistence de l'homme » M. Heidegger (1964, p. 57), déclare Heidegger. C'est dire, que l'Être qui se dévoile dans l'ek-sistence amène l'homme à se découvrir et à regagner sa véritable patrie. De ce point de vue, l'ek-sistence se présente comme le fondement sûr et inébranlable de l' « impératif ontologique », en ce sens qu'elle assure la haute destination de l'homme et détermine la condition humaine. Et, il en va ainsi parce que l'ek-sistence est, avant tout, dirigée vers un fondement qui est l'Être lui-même. Étant dirigé vers le fondement de l'Être, l'ek-sistence entend assagir l'homme, afin qu'il puisse marcher avec assurance dans cette vie en toute intégrité de son être. Vraisemblablement, l'homme qui ek-siste et se tient sans cesse dans le voisinage de l'Être ne saurait ignorer les réalités existentielles du monde ambiant. Bien au contraire, l'homme ek-sistant se préoccupe de la vie de son monde, il en prend souci par la connaissance, comprise



comme la saisie de l'existence en sa profonde manifestation. « La connaissance a comme caractéristique particulière de chercher la vérité, c'est-à-dire le hors-retrait (*Unverborgenheit*), la manifesteté (*Offenbarkeit*) de l'étant » F. Jaran (2012, p. 26). Nonobstant, le fait qu'il se retrouve au milieu d'un monde gouverné essentiellement par l'opinion publique, l'homme qui ek-siste ne se perd pas pour autant ; il reste toujours égale à lui-même. Cela démontre bien qu'il n'est point déséquilibré en son être intérieur.

Il s'ensuit que l'homme qui parvient ainsi à s'arracher à la grégarité de son monde dans l'ek-sistence est fondamentalement un être moral. En tant que tel, il bénéficie d'une lumière naturelle qui l'éclaire intérieurement et le stabilise dans son être tout entier. De cette façon, l'homme ek-sistant vit de manière authentique sa vie comme répondant à une nécessité morale voire à une exigence éthique. « Le séjour (accoutumé) est pour l'homme le domaine ouvert à la présence du dieu (de l'in-solite) » M. Heidegger (1964, p. 151). Cette maxime d'Héraclite, reprise par Heidegger, montre le rapport qui s'établit entre l'ek-sistence et la vie axiologico-éthique. En conséquence, l'ek-sistant ne saurait ignorer l'existence ordinaire dans la mesure où cette dernière apparaît comme le lieu de prédilection de la pensée. En fait, c'est dans les instants les plus sombres de l'existence, que l'Être se dévoile réellement et interpelle l'homme à ek-sister. Aussi l'homme ek-sistant a-t-il le souci de lui-même, puisque le projet extatique le révèle dans son être disposé et préoccupé. Comme être-préoccupé, l'ek-sistant se comprend dans son être-au-monde et porte toujours déjà un regard profond et constant sur soi. Assurément, ce regard attentionné et profond qu'il porte sur soi permet à l'homme d'être transparent à soi-même. L'ek-sistence se donnant à entendre comme mouvement accomplissant, se projette sans cesse vers l'avenir. Dans cette projection sociétale, l'homme ek-sistant est disposé à prévenir les risques de déraillement, d'effondrement de la société. Autrement dit, l'ek-sistence qui se meut selon l'historialité de l'Être, est indéfiniment porté en avant de soi, de telle manière qu'elle est capable d'appréhender en profondeur la société humaine, en vue de la maintenir dans le bon sens de l'agir moral.

En outre, ce mode de vie essentielle qui se révèle dans l'ek-sistence s'avère nécessaire et déterminant surtout dans un monde de l'utilisable où tout presque semble être voué à l'objet technique. En effet, la technique contemporaine telle qu'elle se déploie donne énormément à réfléchir. Et ce d'autant plus, que celle-ci est fondée sur une pensée qualifiée de calculante. Cette pensée calculante qui relève du mesurable n'est rien d'autre que le misérable. Car le développement outrancier de la technique est une des pires calamités de notre temps. En fait, la raison technicienne modifie les rapports humains, elle enlève à l'homme toute notion de vie éthico-morale. Face à ce danger qui guette l'humanité, il convient de rechercher un abri sûr, un refuge. Ce refuge ne se trouve que dans la vérité de l'Être en tant que recueillir en soi, facteur de restauration de l'âme humaine. « L'Être est la garde qui, pour sa vérité, a dans sa garde l'homme en son essence ek-sistante, de sorte qu'elle abrite l'ek-sistence dans le langage » M. Heidegger (1964, p. 163). En cela, l'ek-sistence apparaît incontournable, puisque c'est seulement en tant qu'il est cet ek-sistant, que l'homme peut parvenir dans un habiter essentiel en vue de la vérité de l'Être. C'est justement pourquoi, au regard de ce déséquilibre éthico-moral de l'être humain résultant de l'utilisabilité de son monde, le Fribourgeois exhorte vivement l'humanité à une sorte d'éthique fondamentale dans la clairière



de l'Être. « À cet établissement du lien éthique nous devons donner tous nos soins, en un temps où il n'est possible à l'homme de la technique, voué à l'être-collectif, d'atteindre encore à une stabilité assurée, qu'en regroupant et ordonnant l'ensemble de ses plans et de son agir conformément à cette technique » M. Heidegger (1964, p. 141).

Ainsi, pour préserver son être profondément éthico-moral, l'homme doit s'ouvrir à la vérité de l'Être dans un rapport insigne, plutôt que de se contenter d'une relation à l'objet technique, qui appauvrit le plus souvent son être. Et, c'est seulement dans la mesure où l'homme ek-sistant s'ouvre extatiquement à l'Être comme tel, qu'il parvient à entendre l'Appel de la conscience morale.

3. Du mode d'appel de la conscience morale : acheminement vers une moralité substantielle

Dans une perspective ontico-ontologique, l'Ek-sistence heideggérienne ne saurait occulter l'être du monde, et donc l'existence en sa quotidienneté concrète. Préoccupée par la vie de son monde, l'ek-sistence se soucie également de la dimension morale de l'homme. En ce sens, l'ek-sistence veut assurer le devenir moral de l'homme selon l'appel de la conscience morale. Étant donné qu'elle provient de l'ek-sistence, la conscience morale comme telle donne quelque chose à entendre disons qu'elle découvre. En tant que découvrant, la conscience morale consiste en un appel fondamental. Cet appel de la conscience morale se caractérise par une interpellation de l'homme ek-sistant qui, existant selon son pouvoir-être, en appelle à son être-fautif le plus propre. Comme on le voit, l'appel de la conscience morale qui concerne directement l'homme, l'interpelle sur son pouvoir-être comme étant en dette d'être, donc en faute. « Pénétrant plus avant, l'analyse révèle la conscience morale comme appel. Appeler est un mode de la parole.

L'appel de la conscience morale a le caractère de l'interpellation adressée au Dasein sur son pouvoir-être-soi-même le plus propre et cela de la manière qui en appelle à son être-en-faute le plus propre » M. Heidegger (1986, p. 375). Et, l'homme qui se voit interpellé de la sorte, doit prêter attention à l'appel de la conscience morale en étant constamment à l'écoute de la voix de l'Être. En ce sens, l'interpellation qui est adressée à l'homme se présente comme « parti-d'y-voir-clair-en-conscience » M. Heidegger (1986, p. 326), c'est-à-dire comme mode essentiel à partir duquel la conscience morale se pénètre afin d'être transparent à soi-même et de s'entendre selon ses possibilités intrinsèques. En fait, dans la conscience morale appréhendée comme appel, l'homme reçoit un appel lointain issu de la conscience morale elle-même, l'invitant à sortir de l'immersion de la quotidienneté du monde. Comme appel originel, la conscience morale appelle l'homme depuis son fond, afin de le retirer de la déchéance en laquelle il se trouve, pour l'amener à séjourner dans la clairière de cet appel en tant qu'appel de l'Être lui-même. Cela montre clairement, que la conscience morale est avant tout et essentiellement l'appel de l'Être adressé à l'homme, en vue de la sauvegarde de son être-là historial en déval au milieu de l'utilisabilité et de la quotidienneté de son monde. « La conscience morale hèle le soi-même du Dasein pour le tirer de sa perte dans le on » M. Heidegger (1986, p. 331).

Toutefois, la conscience morale, comprise comme appel fondamental, parle uniquement et constamment sous le mode du silence. La conscience morale qui interpelle l'homme parle toujours à voix basse et non jamais à haute voix; elle n'appelle qu'en silence, puisque l'appel retentit du fond de l'étrangeté sans voix et amène le *Dasein* qu'il interpelle à se retrouver calmement en paix avec soi-même. Interpellant ainsi le *Dasein*, la conscience morale rappelle celui-ci en silence-gardé-en-soi-même. « L'appel ne rend compte d'aucun événement, il appelle sans élever la voix. L'appel parle sur le mode étrange du silence » M. Heidegger (1986, p. 334). Et, s'il en va ainsi, c'est justement parce que l'appel n'appelle jamais l'interpelé (l'homme ek-sistant) du sein de la quotidienneté du monde, mais l'isole par son appel en l'introduisant dans le silence-gardé de sa possibilité existentielle. « Et il le fait pour cette raison que l'appel n'appelle pas celui qu'il interpelle au sein du on-dit public mais l'en retire par son appel en le ramenant dans le silence-gardé du pouvoir-être existant » M. Heidegger (1986, p. 334). Finalement, l'appel de la conscience morale se donne comme souci dans la mesure où ce qui adresse l'appel n'est rien d'autre, que le *Dasein* angoissé du fait de son être-fautif voulant se réapproprier son pouvoir-être le plus propre. En cela, nous comprenons que l'appel de la conscience morale est un appel du *Dasein* lui-même à sa possibilité ontologique. « La conscience morale se manifeste comme appel du souci : celui qui appelle est le *Dasein* s'angoissant dans l'être-jeté (jeté-déjà-au...) pour son pouvoir-être » M. Heidegger (1986, p. 334). En tant qu'il constitue l'être du *Dasein*, le souci renferme en soi facticité, ex-istence et dévalement. Car le *Dasein* en souci se découvre comme être-jeté, projeté sur ses propres possibilités à partir de son être-en-déval. Et ce, d'autant plus, qu'il interroge son « là », non plus sous l'éclairage de la raison objectivante, mais selon la radicalité de l'Être en tant que région sourcière de toute chose. « Interroger le « là » que nous sommes, et non plus le moi – dégager de l'être-là les structures a priori du savoir objectif –, c'est toujours chercher l'origine des phénomènes : non plus, certes, à partir de la perception, mais à partir de l'appartenance au monde, dans notre être » R. Schürmann (1982, p. 83).

Dès lors, si la conscience morale se manifeste finalement comme appel du souci, c'est parce qu'en tant que projection jeté, le *Dasein* angoissant est toujours d'ores et déjà en faute. Cependant, l'être-en-faute du *Dasein* n'émane pas d'emblée d'une faute commise. Bien plus, c'est la faute commise elle-même qui serait la résultante de l'être-en-faute en tant que provenu du fond. « L'être-en-faute ne résulte pas d'abord d'une faute commise, c'est au contraire celle-ci qui ne devient possible que « sur la base » d'un être-en-faute original » M. Heidegger (1986, p. 341). Sur cette base, le *Dasein* dont l'être est le souci ne peut pas seulement se charger de la faute factive, c'est-à-dire liée ontologiquement à sa condition d'être-jeté. Le *Dasein* est à l'origine de son être-en-faute, lequel assure avant tout sa condition ontologique de possibilité afin que celui-ci puisse, en existant factivement, devenir fautif. Pour tout dire, c'est uniquement parce qu'il est à la racine déjà en faute, que le *Dasein* en venant dans le monde des vivants peut fauter. « Et c'est seulement parce qu'à l'origine de son être le *Dasein* est en faute et que comme jeté il se ferme à lui-même en déval, que la conscience morale (*Gewissen*) est possible si tant est que l'appel donne au fond à entendre cet être en faute » M. Heidegger (1986, p. 344). Cela même qui rend effectif l'appel de la conscience morale n'est rien d'autre que l'être-en-faute du *Dasein*, qui lui est inhérent en tant

qu'être factif et dévalant au milieu de la discernation du monde ambiant. Le *Dasein* qui demeure constamment attentif à l'appel de la conscience morale au sein de l'utilisabilité de son monde reste à l'écoute de sa possibilité d'existence la plus propre. D'un point de vue existentiel, la conscience morale renvoie à chaque fois le *Dasein* à son pouvoir-être inviolable. « L'interprétation existentielle de la conscience morale doit mettre au jour qu'il y a bien dans le *Dasein* lui-même une attestation de son pouvoir-être le plus propre » M. Heidegger (1986, p. 353). Mais au juste, à quoi est-ce que la conscience morale appelle le *Dasein* ?

Jeté en son « là », le *Dasein* est chaque fois relié factivement à un monde qui est le sien. Dans son être-au-monde mais également en son être-disposé, le *Dasein* s'accompagne, le plus souvent, de la perte dans la quotidienneté du « On ». La disposition en laquelle se retrouve le *Dasein* constitue l'élément fondamental, qui permet à l'homme ek-sistant de se découvrir soi-même et de découvrir originellement son monde. « La disposition loin de constituer seulement l'accompagnement affectif d'un voir ou d'un faire, est au contraire ce par quoi nous découvrons primairement le monde » F. Dastur (2011, p. 101). Étant donné qu'il est caractérisé par l'être-en-souci, le *Dasein* en son être-jeté se retrouve parfois ramené au mode d'être d'autrui, qui le prive d'une certaine façon de sa possibilité extrême. Or, il faille bien que le *Dasein* ek-siste, et donc qu'il soit capable de s'approprier son pouvoir-être le plus propre afin d'assurer en toute lucidité et responsabilité son existence. C'est justement en cela, que l'appel de la conscience morale devient indispensable et salutaire. Car la conscience morale qui hèle le *Dasein* exige de ce dernier qu'il puisse se projeter vers ses possibilités intrinsèques, profondément affectées par l'être-en-faute original. C'est donc en vue d'une reconquête de son pouvoir-être en faute, que la conscience morale interpelle vivement le *Dasein* en son être-en-souci et en son être-angoissé. « La conscience morale est l'appel du souci à partir de l'étrangeté de l'être-au-monde ; il appelle le *Dasein* au pouvoir être en faute le plus propre » M. Heidegger (1986, p. 347).

Ainsi, l'ouvertude du *Dasein* en tant que « parti-d'y-voir-clair-en-conscience » est constituée par la disponibilité de l'angoisse, par l'« entendre » compris comme le fait de se projeter soi-même sur l'être en faute le plus propre et sur l'être de la parole sous forme de silence gardé. Autrement dit, le « parti-d'y-voir-clair-en-conscience » en tant qu'il est une variété de l'ouverture du *Dasein*, est un élément constitutif fondamental du *Dasein* en son être-disposé et angoissé qui, comme tel, lui donne d'être dans une certaine entente de soi-même en son pouvoir-être sous le mode du « se-garder-en-silence ». Cette éminente ouverture, propre à la conscience morale du *Dasein* consistant à aller au devant de l'angoisse dans la quiétude et de s'engager dans une projection sur l'« être-en-faute », est ce que Heidegger nomme « résolution ». « Cette insigne ouvertude, cette ouvertude propre qu'atteste au sein même du *Dasein* sa conscience morale – garder le silence, se garder prêt à affronter l'angoisse et se projeter ainsi sur l'être-en-faute le plus propre – nous l'appelons la résolution » M. Heidegger (1986, p. 355). En tant que mode insigne d'ouvertude du *Dasein*, la résolution ne retranche pas le *Dasein* de son monde ; elle ne le contraint pas non plus à la solitude pour en faire un « je » libéré dans le vide. Bien au contraire, la résolution porte le *Dasein* à soi-même en son être-préoccupé dans la quotidienneté et l'utilisabilité de son monde

et lui permet d'accomplir son être profondément sociable dans l'être-avec en tant que souci partagé. « La résolution amène justement le soi-même dans l'être chaque fois préoccupé après l'utilisable et le met en contact avec les autres dans l'être-avec en souci mutuel » M. Heidegger (1986, p. 356). La résolution à soi-même met assurément le *Dasein* dans la possibilité de laisser être le *Dasein* des autres dans leur pouvoir-être le plus propre et de participer avec eux dans le souci mutuel qui anticipe pour libérer. Le *Dasein* résolu peut donc devenir conscience morale des autres dans la mesure où il contribue à découvrir le pouvoir-être de l'être-en-faute le plus propre d'autrui. « Le bien parfait semble en effet se suffire à lui-même. Et par ce qui se suffit à soi-même, nous entendons non pas ce qui suffit à un seul homme menant une vie solitaire, mais aussi à ses parents, ses enfants, sa femme, ses amis et ses concitoyens en général, puisque l'homme est par nature un être politique » Aristote (1990, p. 56). Dans cette correspondance essentielle à l'appel de la conscience morale, qui nous ouvre à la communauté des hommes « chacun est amené à son élément propre, où il est reconnu » E. Jünger/M. Heidegger (2010, p. 57).

Conclusion

La morale heideggérienne ne saurait être logée à la même enseigne que la morale kantienne, puisque là où le premier projette l'action morale dans une perspective essentiellement ontologique, le second l'envisage dans une perspective purement rationnelle. Autrement dit, la morale heideggérienne, tributaire de la pensée fondamentale, diffère de l'impératif catégorique kantien issu de la raison pure pratique. En fait, contrairement à Kant qui édifie la loi morale sur les différentes modalités de la raison représentante, imagée, Heidegger fonde ce qu'il convient d'appeler, ici, l'« impératif ontologique » sur l'ek-sistence, entendue comme une sorte de projection de soi vers le fondement de toute chose : à savoir l'Être. Et, il en va ainsi, parce que dans l'ek-sistence l'homme est amené à se réapproprier ses propres possibilités inaliénables au sein de l'utilisabilité et de la quotidienneté banale de son monde. Cela d'autant plus, que dans notre être-au-monde nous sommes, très souvent, tenter de vivre selon le mode d'être des autres et de nous laisser facilement corrompre par les objets techniques, qui nuisent parfois aux relations intercommunautaires. Ainsi, l'ek-sistence qui assure le soubassement ontologique de notre être profondément moral, dispose toujours déjà l'homme à se découvrir comme tel et à porter un regard attentionné sur son être intérieur. Dans ce regard profond porté sur soi-même, l'homme, dans un mouvement extatique, est appelé à correspondre à l'appel de la conscience morale, qui l'interpelle depuis le fond de l'étrangeté sans voix, c'est-à-dire l'Être en tant que déploiement de la présence du présent. « Quelque chose se déploie, se tient en soi-même et s'expose. Autant dire est. « Être », cela veut dire au fond, pour les Grecs, déployer sa présence » M. Heidegger (2005, p. 41). L'appel de la conscience morale est donc un appel fondamental, qui requiert que l'homme soit en disposition pour entendre la voix silencieuse de l'Être, en vue d'une vie hautement morale. La conscience morale, comprise comme appel fondamental, est irréductible à toute moralité rationnelle constatable dans le kantisme. Enfin de compte, cette conscience morale originelle supposant notre être-en-faute le plus propre débouche sur une moralité substantielle qui, s'enracinant dans la vérité de l'Être, nous ouvre à la vérité d'autrui, et donc à la vie sociétale.



Références bibliographiques

ARISTOTE, 1990, *Éthique à Nicomaque*, Paris, J. Vrin.

BERGSON Henri, 1995, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Quadrige/PUF.

DASTUR Françoise, 2011, *Heidegger et la pensée à venir*, Paris, J. Vrin.

HEIDEGGER Martin, 1964, *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier Montaigne.

HEIDEGGER Martin, 1986, *Être et Temps*, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 1990, *Questions I & II*, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 2005, *Achèvement de la métaphysique et poésie*, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 2005, *Grammaire et étymologie du mot « être ». Introduction en la métaphysique (chap. II)*, Paris, Éditions du Seuil.

JARAN François, 2012, *Heidegger inédit. 1929 – 1930. L'inachevable Être et Temps*, Paris, Vrin.

JÜNGER Ernst/HEIDEGGER Martin, 2010, *Correspondance. 1949 – 1975*, Paris, Christian Bourgeois éditeur.

KANT Emmanuel, 1975, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave.

KANT Emmanuel, 1987, *Critique de la raison pure*, Paris, Flammarion.

KANT Emmanuel, 1993, *Critique de la raison pratique*, Paris, Quadrige/PUF.

KREMER-MARIETTI Angèle, 1995, *La morale*, Paris, PUF.

SCHÜRMAN Reiner, 1982, *Le principe d'anarchie. Heidegger et la question de l'agir*, Paris, Édition du Seuil.